



"FRAGMENTS"

Gérard Netter

Sur la douceur de ton sourire

Sur la douceur de ton sourire
Je fais hurler mon saxophone
Plutôt jazz et bien syncopé,
Grave

Tu t'approches et tu te déhanches
Et sous le voile, en transparence
Tes adorables petits seins
Pointent

A la lueur de la musique
Lentement tu te déshabilles
Et j'ai le regard qui chavire,
Flou

Avec un air de gourmandise
Tu ondules et tu te déploies
Sur la couleur de mon amour
Fou

Le battement d'aile du papillon

Tu t'impatientes et tu soupirez,
Je suis parti, tu es restée
Je ne voulais pas t'envahir
Et tu te crois abandonnée.

Tu psalmodies ton impatience
Sur l'air d'un fado nostalgique
Et tu attends dans le silence
Une annonce apocalyptique

Je suis tout près, écoute bien
C'est cette nuit que je reviens
je suis déjà dans l'escalier
A ta porte je vais cogner

Pour rendre belle ta tristesse
Je vais te faire avec tendresse
Le battement d'aile
Du papillon
sur les pétales de ton sourire

Ce matin-là

Ce matin-là, dans le brouillard,
Un cabochard désinvolte
Croquait une pomme
Devant une dame
En se targuant d'être épatant.

Racontant mille carabistouilles,
Balivernes et calembredaines,
Il se prenait très au sérieux
Engoncé dans son embonpoint,
En cravate et légion d'honneur.

Cet important fanfaronnait
Avec un ton de suffisance
Croquignolesque,
Cultivant les billevesées,
Les belles voitures, les beaux habits
Et les « moi-je » et les « y a-qu'à »
Sans prêter la moindre attention
A la femme
Au regard tragique
Qui l'écoutait mélancolique.

Il ne pouvait apercevoir
De la belle, les yeux si tristes.
Il la prenait pour un miroir
Et ne voyait dans son regard
Que le reflet de son ego
Qu'il caressait en se pâmant
Comme un narcisse au bord de l'eau.

Elle avait la beauté des femmes un peu froissées
Aux gestes de velours, dont la fleur se flétrit
Abîmée par l'ennui.

En arrivant à sa hauteur,
Je vis perler des larmes au cœur de sa tristesse,
Et je lus dans ses yeux tant de rêves possibles.
Elle m'offrait un voyage au fond de ses prunelles
M'invitant à partir en elle, vers l'inconnu .

Captive du miroir

Captive des apparences, elle le sait, elle le sent,
Elle n'est pas ce qu'elle voit dans le regard des autres

Ses délicieux appâts détournent ses amants
De l'envie de savoir qui elle est réellement.
Elle est prise dans la glu de son propre reflet,
Flattée de lire partout l'effet qu'elle leur fait,

Elle habite les clichés
De sa caricature

Ses gestes sont figés,
Et trop souvent des larmes perlent à son sourire,
Quand les hommes maladroits, entre peur et désir,
Trop timides ou grossiers, l'invitent à un repas.

Captive de son image qui fait comme un écran
Elle s'approche du miroir et cherche la sortie
Elle s'affole, elle s'affole je crois qu'elle est à cran
Pour passer à travers, elle n'a pas les outils .

L'arbre

Sa bouche est sèche, elle a la rage
Elle est malheureuse comme une pierre
Son bel amour a fait naufrage
Elle voudrait être encore hier

Elle s'est enfuit dans la forêt
La solitude en bandoulière
Son cœur blessé est tout fêlé
je crois qu'elle l'a mis en jachère

Elle a une boule à l'estomac
Et le cœur pris dans un étau
Elle se déchire, elle se débat
Comme une tortue sur le dos

Au bas d'un arbre elle s'est assise
Son soliloque est éloquent
Au désespoir elle s'alcoolise
Et voudrait mourir dans l'instant

Mais l'arbre a une chaleur étrange, qui la rassure
De son beau tronc noueux elle entend un murmure :

« Tu peux trouver en moi toute la force du rêve,
viens me voir quelque fois, nourris toi de ma sève ».

Féline et féminine

Elle cherche un mot perdu, dans un gros dictionnaire,
Pour découvrir le sens d'une phrase improbable,
Mais sa chatte l'observe et sans en avoir l'air
Par mille simagrées, rend sa quête intenable.

Elle ronronne, elle s'étire et se fait caresser
Se frotte, et puis minaude, et va et puis revient,
Son numéro de charme est réglé au taquet
La rosée du désir perle sur ce refrain.

La belle titillée par cette ébouriffée,
Oublie le mâle perdu dans le gros dictionnaire.
De manière indécente, elle se met à rêver
S'émoustillant de maux à tort et à travers

Féline et féminine les sens à fleur de peau
Elle s'ouvre comme une fleur sensible à la caresse
Et les spasmes surgissent, ce n'est pas du pipeau,
dans un chuchotement d'amour et de tendresse

Alanguie

Lorsque tu te réveilles, à peine ébouriffée
Du sommeil agité des rêves de la nuit,
Tu paresse un moment, juste avant le café
Et moi je me régale de te voir alanguie.

La lecture

La fleur de la passion est au bord de ses lèvres
La chaleur du désir perle sur son sourire
Elle s'arrête et elle rêve sur chaque page du livre
Grisée par tous ces mots qui font monter la fièvre.

Prise par la lecture, elle émet un soupir.
A la fougue de l'amant on dirait qu'elle se livre

L'encre devient une larme au bord de la paupière
Recueillie précieusement dans le creux de ses mains
Pour étancher la soif éprouvée dans les reins.
Car dans la solitude, la belle n'est pas de pierre

Sur la soie de sa peau, caressent des mots humides
Qui exhalent un parfum et une chaleur torride

La slave honnête et la baignoire

Il y a bien longtemps, dans une cité antique
Un grec de Syracuse jouait dans sa baignoire
Avec une slave honnête, rencontrée par hasard
Un soir de demi-lune au temple d'Apollon

C'était un mâle, habile en math, doux et coquin,
Un physicien en titre, avide d'expérience,
Bien connu de Vitruve, architecte romain
Avec qui, plus d'une fois, il refaisait le monde.

La slave honnête se laissait faire
En ronronnant sous ses caresses
Mais elle était taquine, et puis la mousse aidant,
Elle lui glissa des mains et s'enfonça dans l'eau.

Là, l'effet qu'elle lui fit, alors, en s'immergeant
Fut digne d'un principe à apprendre par cœur.
La slave devint légère, frivole et polissonne,
Et son honnêteté s'éroda de moitié

Impressionné par la métamorphose, il énonça un théorème :
« Par la grâce d'une poussée, subie de bas en haut
Egale au poids du volume du fluide déplacé,
Tout corps plongé dans un liquide,
Gagne une légèreté vraiment inattendue".

L'accorte slave pesante son poids d'honnêteté
Une fois trempée dans l'eau devint femme légère
Et l'on vit Archimède courir à moitié nu,
Dans les ruelles étroites du port de Syracuse
Qui chantait à tue tête et comme fou de joie
"Euréka ! Euréka ! Euréka ! j'ai trouvé !"

Blanche-neige et le charmant principe

Blanche-neige avait sept gages, et les nains pas trop sages
Préparaient la soirées, les bougies, le champagne,
En se réjouissant de leurs jeux à venir.

« Mais flûte dit la sorcière, ce soir la coupe est pleine
Ils fricotent contre moi avec leurs jeux de mains
Et c'est moi la plus belle, n'est-il pas vrai, psyché ? »

Le miroir reflétait une sorte d'évidence :
« Vous ne cassez même plus trois pattes à un canard ! »
Lasse, elle brisa la glace..
Et entonna a capella la p'sale maudit d'la jalousie.
Elle happa un jeune page pour appâter la belle
Et recueillir son cœur dans un coffret en bois

Mais le bel inconnu épaté la lapa
Troublé par sa beauté, attendri par ses charmes
Au lieu de la tuer et d'arracher son cœur
Il érigea sa lame avec une telle douceur
Qu'elle défailloit entre ses bras.
Ils restèrent un moment, l'un et l'autre enlacés,
Sous l'œil des nains coquins légèrement éméchés :
« Tu es l'amour, dit-il, te tuer serait fou ! »
Il jeta son couteau aux orties
Et s'en fut dans la nuit pour éviter les représailles.

Entre une caresse de soie et un coffret en bois
Le page fit son choix et il tourna la page
L'apanage du bon goût peut aussi être là :
Ne pas tuer l'amour quand on le sent venir.

La sorcière effarée habillée en vieille femme
S'en fut dans la forêt faire le coup de la pomme

La suite, on la connaît . Avec le beau fruit rouge
La sorcière tenta Blanche, qui croqua un morceau
Et sombra sur le champ dans un sommeil profond.

Les nains en furent inconsolables.
Ils criaient « et nos gages, et nos gages, et nos gages ! »
Sur la plainte des amants tristes.

Mais un tout charmant prince passait là par hasard
Attiré par la plainte des nains désespérés.
Son beau tricot brodé bichonnait l'élégance
D'un dandy galantin aux gants clairs à dentelles.
Effleurant le fou rire de la belle endormie
Il posa un baiser sur le si doux fourreau.

Quand, revenant à elle, elle crut voir un fantôme
Elle sortit son crochet pour broder une caresse
Avec un fil d'émoi, tout enrobé de soie,
Et d'une maille à l'endroit et d'une maille à l'envers
Prisant et reprisant le galantin dandin
Elle en fit, assez vite le principe de sa vie.

La belle et le balourd

L'accorte belle bien cotée brocarde la bielle coulée
Du tacot du fripon, au tact complètement frit,
Qui tricote une astuce pour pouvoir fricoter
Et glaner, au passage, une ou deux gâteries.

C'est le coup de la panne, dont il a l'apanage.
Brutal et sans talent, il y va au culot
La plaque sans panache, la cale sur le capot,
Mais le traquenard est gros, et elle en tire ombrage

Tandis que le dandy se prend pour Jupiter
En lui comptant fleurette sans se moucher du doigt
Elle s'agite et résiste et l'envoie en enfer
En lui faisant comprendre que ce n'est pas son choix

Et comme il n'entend rien et qu'il pense être tout,
Il lui roule une pelle et se prend un râteau.
Après cette leçon, il devient moins pataud
Et surtout moins balourd
Pour aborder l'amour.

Le voilà à présent, dans ses rêves les plus fous,
Equipé pour construire des châteaux en Espagne,
Loin de l'accorte belle, capable de castagne

Il a, pour faire moins sot, la pelle et le râteau

Le slavon et la slave honnête

Un jeune slavon,
De Marseille,
Aimait,
Mais en cachette
Une slave honnête,
De Syracuse,
Croisée sur le vieux port.

A force d'arguments,
Il l'emmena chez lui
Sur un terrain glissant.

Elle succomba à ses avances
Il se lavèrent toute la nuit
Elle se lovait tout contre lui,
Il l'enlovait dans ses grands bras
Et se faisait mousser,
Avec de grosses bulles de tendresse.

Mais comme il savonnait la planche
Sur laquelle elle était assise
Elle lui glissa entre les doigts.

Et depuis, il la cherche encore
Un peu partout sur le vieux port

Quand il savoure sa poire .

Elle lui fait des salades pour son cœur d'artichaut
Elle lui dit en criant qu'elle n'est pas une prune
Il défait sa choucroute et la met sur le dos.
Quand il savoure sa poire, elle lui promet la lune

Lui, c'est un chaud lapin, amateur de citrouilles
Une personne à la noix, plutôt le genre fripouille
Qui se prend un peu trop rapidement le melon
Quand, avec du porto, il entame son jambon

Pour éviter la tarte, le pain, ou le marron,
Avec des mots gourmets, ils composent leur menu
Et alors la tension qui montait s'atténue
les papilles gustatives s'excitent jusqu'aux frissons

- Mon p'tit chou, lui dit-elle, tu fais trop bien l'andouille
Ta courge est un régal, ta carotte un délice
Je suis ta dame blanche, ton bonbon, ton caprice
Ta bouchée à la reine. Et j'aime ta cagouille
et tes cerises exquises

- Il faut dire qu'avec toi, je suis aux p'tits oignons
Tu m'fais un effet bœuf, et moi, ton doux cochon
Je te lèche le museau et te suce la pomme
Tu es mon eau de vie, mon petit verre de rhum

Elle lui fait des salades pour son cœur d'artichaut
Elle lui dit en criant qu'elle n'est pas une prune
Il défait sa choucroute et la met sur le dos.
Quand il savoure sa poire, elle lui promet la lune

Les souvenirs

J'ai déchiré mes souvenirs
Pour me sentir bien plus léger
Mais ils n'ont pas voulu partir
Dans la corbeille

Les morceaux se sont envolés
Et ils se sont éparpillés
Dans le grenier de mon sourire
Et de mon cœur

La musique des mots

Il y a des moments où la musique des mots
En estompe le sens,
Tissant des fils de miel épicés de désir.

La voix, l'intonation,
Les regards qui se croisent pour ne faire qu'un sourire,
Font des cœurs tourmentés une vraie contrebasse
Que dit-il ?
Que dit-elle ?
Plus personne ne sait.
Où se trouve l'importance ?
Le sens est étouffé par l'indécence des sens
Titillés, agacés, lutinés, alléchés
Par la caresse du chuchotement

La corolle du sourire étale ses pétales
Faisant monter dans l'air un parfum de tendresse
On s'enlace,
Le souffle balbutie une étrange rengaine
On goûte la saveur des onomatopées
On met le sens dessous dessus
Des petits cris, des « oui, encore,
Continue mon amour »
Font vibrer la musique qui rythme les frissons

Amour et musique

De la viole de gambe, qu'il prend en contrebasse,
Chantant comme un basson d'un souffle saccadé,
Il caresse les cordes d'un mouvement régulier,
A faire pâlir d'envie le moindre violoncelle...

Et le fou rire la prend, quand elle se fait fourreau
Enlaçant les assauts du bourreau hérissé,
Tendu et bien cambré qui avance et recule
D'un air bien pénétré, jouant le baryton.

Mozart est au programme, ce soir, sous les étoiles,
Le tempo est donné, par un archet sensible,
Cambré délicatement, en bois de Pernambouc

Champagne.

C'est une soirée bonheur avec bulles de tendresse
Concerto pour fou rire et flute en r'ut majeur
Numéro 69 du catalogue Köchel (K.69)

La cadence est allègre, ma non vraiment troppo
Et le son de la viole, titillée par l'archet
Assaille tous les sens d'un délicieux tourment.
Des frissons apparaissent, la femme est si tactile.

Le bourgeon contacté, se tracte et se rétracte
Mûrit, s'épanouit en fleur de violoncelle

L'archet sait s'accorder à l'accorte féline
Vibrant sous le toucher virtuose du doigté
En basson à résilles, et en très haut talent,
Elle ondule comme une liane au son de l'instrument.

Dans cette fugue à deux figures en forme de toccata,
Le coupe rein de l'archet rejoint l'art du toucher

C'est la fougue de la fugue, clavier bien tempéré
Savourant les préludes et les préliminaires,
Pour travailler les ornements, en contrepont,
Sur la basse continue du merveilleux voyage.

Il faut partir toujours et larguer les amarres
Quitter le contrepont se perdre dans la passion
S'éloigner du plain-chant, approcher des motets
Partir au fil de l'eau en suivant les nuages,
Et ramer comme Rameau vers les Indes Galantes,

Ou se laisser porter jusqu'à San Sébastien,
En dégustant la fugue en flute vraiment majeure,
Fourrant le cormoran sous la force du vent
A grands coups de caresses
Et de lape suce linguae

Le cri du corps marrant, polyphonie des sens
N'a rien perdu de son mordant si licencieux.

Le hérissé embarrassé est silencieux,
Pas harassé,
Pour embrasser sa polissonne, plutôt piquante,
Il fait fi du défi de cette fille osée
Pâmée d'émoi sur la banquette
Captive aux yeux si clairs, de l'amour platonique.

Il enlève ses lunettes, cherche sa clarinette
Enfile son saxo avec des grands « han ! han ! »
Et souffle quelques mots sur un air de Banjo
« Le plaisir est charnel et le plat est tonique »...

La belle, labellisée « polissonne hérissée »,
Amante bien galante aux iris irisés

Qu'on sent tant consentir
A bien sucer la anche
De l'instrument à vent,
S'agite sur la banquette

ELLE :
Je démarre sans amarre :
Quand tu joues ta musique en caressant mes hanches
Je suis l'âme de ta viole.
Je deviens cette fille
Que Jonasz chante si bien
« Un peu partie,
Un peu naze
Qui descend
Dans la boîte de jazz »
Histoire d'oublier avec toi
Le corps de mon cri
Et le court de ma vie

LUI :
Le voyage est charnel,
Le cri s'écrit encore
Sur la soie de la peau.
Tes doigts ne sont pas gourds et ta bouche est habile
Ils donnent au lit sans cieux, un plaisir de canaille
Que je prends sans pincettes et sans mettre de gants.

Charivari d'amour sur un air de tango

Chatte ravie ravissante, dans ses bras elle chavire
Il tangué, en l'enlaçant, un tango large en teint:
Elle se pend à son cou, maboule d'un mâle à barre,
Barrée d'un mâle à boules, émue par le loubard
Bardé d'un désir fou, que son beau vit amine,
Les yeux sur les deux seins animés de la femme.

- « J'me jute sans résister dans ta belle gueule de Lou,
T'aboules ton mât labile, habile ton mât lamine
Ce minois au fou rire qui peut se faire fourreau
Et je tâte ta lame qui me trouble aux tréfonds
Emportée par le rythme, à deux ou quatre temps »

Soumise à la musique, au mouvement de la danse
Il l'enserre par la taille et il bandonéon.
Accrochée à son cou elle chaloupe avec lui
Quelques pas en avant, quelques pas en arrière

- « T'es mon con qui s't'adore, et tu me mates à mort,
Tu déboules, je m'enroule, serre moi fort mon Lou barre,
Enfouis-toi, viens en moi, je ne veux pas m'enfuir
Fais moi le d'ssous n'amis d'tendresse qui nous submerge »

25 novembre : journée de la violence faite aux femmes

La viole lance la musique des coups bas,
Couperet de l'amour,
Froid dans le dos
Oeil poché, bleus à l'âme.

Ô fée minine,
Injustement mâle menée,
Ne subit pas
L'infâme mal-être du mâle violent,
Toi si fée line,
Si belle,
Et si câline.
Révolte toi,
Prend la plume,
Effleure ton cri,
Fait connaître au grand nombre
Ce qui flétrit ton cœur.
Chuchote à nos oreilles,
Licencie le silence.

L'errance des mots

Je vois tellement de mots, errer sur les chemins
Avec pour vêtements, des guenilles, des lambeaux
Mots valise mastiqués, souvent asticotés,
Apocope jouant avec une aphérèse
S'agglutinant ensemble pour faire bonne figure,

Ce sont des mots troublés, aux airs de vagabonds,
Le ballot sur l'épaule,
Remplis de tous les sens qu'ils pensent avoir reçu
Ou qu'ils voudraient avoir, ou qu'on leur a donnés,

Des mots caméléons, qui selon le contexte
Passent d'un sens à l'autre, sans le moindre complexe

Je vois des mots pleurer de n'être plus écrits,
Abandonnés de tous, tombés en désuétude,
Envoyés au rebut, comme s'ils n'étaient plus rien

D'autres sont au contraire mâchés et rabâchés,
A tort et à travers, tordus et distendus,
Atrophiés, estropiés, usés à toutes les sauces
Ils sont en larmes aussi,
Déprimés par la crise de leur identité

Et tous se mettent à nus sans peur de l'indécence
Pour rechercher leurs sens perdus.

D'où viennent-ils tous ces mots qui chantent leur désarroi
Sous la plume du poète, devant sa page blanche ?

Ils se sont échappés d'un vaste dictionnaire
Fuyant l'académie, jouant à la bohème,
Cherchant à se parler.ou à s'interroger :

« Que veux-tu dire mon chou
Lorsque l'on te murmure » ?

Là le mot « cœur », ému, se moque du mot « cri »
Ailleurs c'est un autre qui taquine son semblable.
Leur vient alors le goût du jeu
Sur la page blanche du poète.

Se peut-il qu'un mot élabore du non-sens,
Torde le pied de la lettre et joue avec l'absurde ?

Errance fructueuse, le poète les rassure
Les cajole, les sculpte, les effleure, les caresse,
Fait sonner leur musique,
Pour le plaisir des sens.

La chatte

Minaudant, bouche en cœur, féline et féminine
Avec ses yeux de braises, elle ondule contre moi,
Elle est nue, silencieuse. ses pattes de velours
Semblent la faire marcher sur des coussins d'amour,

Quand d'une chatterie, elle ajuste son charme,
Et de son doux minois, se lèche les babines
Je ne peux minorer l'effet qu'elle me fait
Je chahute et chavire en sentant ses chatouilles

J'ai deux boules de soie et elle joue avec moi
Je les sors, je les cache, elle se tapit, bondit,
Les attrape et s'amuse et les laisse repartir
Je sens venir en moi tout un charivari

Comme un raz de marée ou un vrai tsunami
La minette me chamboule,
Avec ses entrechats, et sa corps et graphie.

Dans la glace se reflète un tableau de Magritte
Une ne image irréelle avec une légende
« Ceci n'est pas n'est pipe, c'est seulement un lape suce »
Et tout tourneboulé, je miaule et elle ronronne

Jeu d'écriture avec des expressions françaises

Elle tomba dans les pommes entre la poire et le fromage.

Il fallait s'y attendre : car l'amant de la belle,
Un enfant de la balle, un ours mal léché,
Un mâle, fier comme un poux, et beau comme Artaban,
L'avait roulée dans la farine, en filant à l'anglaise
Après avoir promis des monts et des merveilles.

Il s'était fait la belle, il s'était fait la malle
En prenant avec lui la poudre d'escampette.

Et pourtant, elle croyait à cette histoire d'amour !
Avec elle, il avait décroché la timbale,
Ils étaient l'un et l'autre, comme cul et chemise.
Il lui faisait du plat, ému par ses rondeurs,
Jouant parfois à l'âne pour avoir plus de son.
Elle tirait, avec lui, des plans sur la comète.

Bonne poire,
Elle n'avait ménagé ni la chèvre, ni le chou
Elle s'était mise en quatre pour lui,
Mais,
Il cherchait midi à quatorze heure
S'imaginant sorti d'la cuisse de Jupiter
Racontant des salades, voulant tout à la fois,
Le beurre et son argent, jouant le patachon.

En fait, il était bête comme chou,
Et en deux coups de cuiller à pot,
Il l'avait laissée choir
Pour aller voir ailleurs

Au début du repas, elle faisait bonne figure.
C'était l'hiver. Il faisait un froid de canard.

Elle tomba dans les pommes, entre la poire et le fromage

Les convives affolés appelèrent le médecin.
Qui, sur son trente et un, venait de faire la bombe.

Il l'observa,
Avec des yeux de merlan frit :

« A vue de nez, lui dit-il,
C'est un chagrin d'amour,
Vous avez fait chou blanc,
C'est dur,
Mais ce n'est pas, non plus, la mer à boire.
Le jeu n'en vaut pas la chandelle,
Il y a d'autres chats à fouetter
Ça passera avec un cachet,
Un peu de repos, quelques amis ».

Mais elle n'était pas dupe de cette poudre aux yeux,
Malheureuse comme les pierres, elle l'aimait, elle l'aimait.
Et à présent, l'amour était passé à l'imparfait

Succulente endormie

Sur des coussins de soie, la belle est assoupie,
Vêtue d'un tissu rouge, paupières closes, alanguie,
Offerte à la caresse, totalement lascive.
Son doux visage trahit le rêve qui la captive .

La fleur, enfouie en elle, au délicieux nectar
S'ouvre, s'épanouit et gonfle ses pétales
Tandis qu'un papillon lentement se régale,
En agitant ses ailes, si tactiles, avec art.

Arrivent les frissons. La belle succulente,
Gourmande, et assoiffée d'ambrosie enivrante,
Fait perler la rosée au bord de son sourire,
Et, de ses lèvres humides, s'échappe un doux soupir.

Sur des coussins de soie, la belle est assoupie,
Vêtue d'un tissu rouge, paupières closes, alanguie,
Offerte à la caresse, totalement lascive.
Son doux visage trahit le rêve qui la captive .

Coup de foudre

Il y a des regards qui se posent sur vous
Avec la douceur d'une caresse
Sur un pétale de rose .

Et, alors, bousculé, on perd pied, on chavire,
Le trouble nous embrume, la lumière se tamise,
Le cœur bat la chamade, les mots ne sortent pas
Et des volutes bleues, légères et éphémères
Se mettent à danser en léchant le désir,

Une rosée d'amour vous perle entre les doigts
Les blessures de la vie s'estompent en un clin d'œil
Et c'est comme si un ange vous emportait là-haut,
Là-bas, très loin d'ici, jusqu'au septième ciel .

Parfois les mots engluent

Parfois les mots engluent,
Ils ne sont pas à la hauteur,

Alors je sors mon sax
Je suce la anche
J'le mets en bouche
Et j'te chuchote
Des bruits d'amour,

Des onomatopées sonores
Qui font sur toi de la musique.

Là, j'improvise sur ta peau
Un souffle chaud et syncopé
Plutôt jazzy et langoureux

Je te sussure avec amour
Un blues, avec des notes toutes bleues,
Légères et graves comme des caresses,

Elles viennent s'amuser sur ta peau
Pour que tu te mettes à danser

Et tu te cambres et tu tressailles
Tes yeux se ferment et tu souris
Je t'enlace et toi tu m'attrapes
Et me foudroies de ton fourreau

Et puis soudain c'est toi qui joues
Tu prends la hampe de l'instrument
Comme si c'était une clarinette.

Parfois les mots engluent,
Ils ne sont pas à la hauteur,
Seule leur musique nous parle encore

Le pied de la lettre

Si tu prends tout au pied de la lettre,
En stationnant en bas du mot,
Sans jamais vouloir en bouger,

Comment veux-tu que le poète,
Porté par la vague de l'émoi,
Puisse t'embarquer dans son voyage ?

Ne reste pas en bas du mot,
Scotché, coincé comme un ballot,
Comme le ferait tout un chacun
Terrassé par le quotidien,

Laisse-toi aller, lâche un peu prise,
Va voir un peu derrière le mot
Ce qui te parle, ce qui t'émeut,

Tu peux monter en haut du mât
La musique est polysémique
Et elle s'adresse à tous tes sens

Le mot s'écoute et se respire
Il se touche et se met en bouche.
Il dessine aussi des images.
Tu as cinq sens, profite-en.

Le poète tisse des farandoles
Avec tous les mots ramassés
Et d'un phrasé bien syncopé
Il peut aussi te faire danser

En te sculptant une symphonie
Une sonate, une balade,
Il peut parler à tous tes sens
Et t'inviter à un voyage

Le repas est à l'eau

Elle est debout devant la glace
Et dessine sa bouche avec un pinceau fin
Coloré de carmin, puis d'une moue coquine,
Elle s'observe un moment évaluant l'effet
De son rouge baiser

Lançant à sa psyché un regard langoureux
Elle souligne, d'un trait noir, le contour de ses yeux,
Et caresse ses cils d'un coup de mascara.
Là, d'un regard frivole, elle s'observe à nouveau :
« Pas de fard aujourd'hui, je reste naturelle »

Elle a rendez-vous avec lui. Il va venir
Il va l'amener au restaurant .
Un diner aux chandelles,
Un repas pas très sage,
Un tête-à-tête en amoureux.
Elle attend ça depuis longtemps .

Elle brosse ses longs cheveux,
Puis se met du parfum,
Deux gouttes sous les oreilles.
Elle enfile doucement ses beaux bas à dentelle
Sa culotte de soie, d'un noir à faire pâlir,
Et sa robe légère, bien courte et bien moulante,
Qui lui va à merveille.

L'heure approche, il arrive.
Il va l'amener au restaurant
Un diner aux chandelles,
Un repas pas très sage,
Un tête-à-tête en amoureux.
Elle attend ça depuis longtemps .

Elle se presse.
Elle se pare d'un collier et de boucles d'oreilles

Enfile ses escarpins, avec les talons hauts.
Elle et prête et il sonne
Elle lui ouvre.
Il lui offre des fleurs
Un bouquet de roses blanches
Avec des épines vertes.

La voilà dans la rue accrochée à son bras
Et ils arrivent au restaurant.

Mais là, devant la porte, mine catastrophée
Un serveur leur explique :

« Vous arrivez trop tard,
La table réservée
Est partie en radeau,
Là-bas sur le grand fleuve,
Et les autres sont prises ».

Ils partent au bord du fleuve
Et regardent passer
La nappe et leur couvert,
Les coupes et le champagne,
Portés par le courant
Sur le radeau de leur amour.

Triste soirée.
Le repas est à l'eau,
Raté pour le dîner,
Il faudra repasser..
Elle a horreur du repassage

Tout s'en va à vau l'eau
Il se met à pleuvoir,
Et son talon se casse
Dans la grille d'un arbre.

Comme le dit Brassens,
« Il y a des jours où Cupidon s'en fout. »

Elle reste assise

Lit défait, drap froissé.
La rosée perle encore sur le sourire,
Que l'homme a caressé et bu jusqu'au matin,
Avant de s'échapper pour saluer l'aurore

Elle reste seule, froissée, défaite,
Avec le goût des spasmes,
Pleine de mélancolie

Et dans l'air flotte encore ce goût d'écume salée,
Qui va et qui revient lui lécher le rivage
D'un mouvement lent et régulier,

Assise dans son lit, elle rêve à son retour,
Adossée contre un mur où s'écrivent les taches d'encre
De son histoire si chaotique.

Elle penche du côté de l'espoir,
Mais elle tamise ses rêves de velours
D'un nuage de tristesse

La partition ne le dit pas

La partition ne le dit pas,
Ce n'est écrit nulle part :
A la fin de la fugue
En r'ut majeur,

Après avoir dansé l'amour
Sans se lasser de s'enlacer
Une partie de la nuit,
Lorsque tu es parti,

Le silence n'est pas vide
Il est encore tout habité d'émoi

Et, au petit matin
Seule, dans le lit défait,
je t'entends près moi
Mais tu es loin déjà

L'habitude

Allongé auprès d'elle, il veut lui faire comprendre.
Il chuchote en un souffle, de sa nuque à ses reins,
Des mots qui serrent le cœur et qui broient tout espoir

Avant de devenir une douce habitude,
Je m'en vais, mon amour, je pars, je te quitte .
L'habitude nous leurre et nous anesthésie,
Elle nous rend insensible à tout ce qui, pour moi,
Fait pétiller la vie :
L'étonnement
Le questionnement
L'émerveillement
La quête.

Ses larmes perlent et roulent et coulent
Sur son visage tourmenté

Mon cœur, tu es déjà une douce habitude
Tu m'as apprivoisée, je ne suis rien sans toi
La vie palpite ici, quand je suis dans tes bras .

Dans le gros nuage de tendresse
La musique secrète s'est tarie,
Elle s'accorde à la mélancolie
Et relance le vertige de l'angoisse

Allongé auprès d'elle, il veut lui faire comprendre.
Il chuchote en un souffle de sa nuque à ses reins
Des mots qui serrent le cœur et qui broient tout espoir

Mon amour, je m'en vais
L'habitude rassure, elle protège, et conforte
Hypnotise et captive, mais insidieusement
Elle abîme le regard, elle aveugle, elle englue
Dans l'illusion d'un monde sans risque .

Mon amour, toi et moi, on devient de l'acquis
On se croit fort et on s'endort .

Ses larmes perlent et roulent et coulent
Sur son visage tourmenté

Mais toi, tu es pour moi une douce habitude
Tu m'as apprivoisée, je ne suis rien sans toi
La vie palpite ici quand je suis dans tes bras .

Allongé auprès d'elle, il veut lui faire comprendre.
Il chuchote en un souffle de sa nuque à ses reins
Des mots qui serrent le cœur et qui broient tout espoir

Mon cœur, ma douce, je m'en vais, je te quitte
Je fuis cette habitude au goût soporifique
Qui émousse le désir et édulcore l'amour
Atténue la colère ou maîtrise la révolte
Je veux rester sensible au moindre pétilllement

Et puis elle se réveille, ce n'était qu'un cauchemar
Elle est seule dans son lit, il fait chaud c'est l'été.
En retrouvant son calme, elle chasse les idées noires
Et puis elle se souvient :
En partant, hier soir, avant qu'elle ne s'endorme,
D'une phrase énigmatique qui l'a laissée perplexe :

Et si un jour nous devenions une habitude
penses-tu que l'amour y perdrait son piment ?

T'as tout tenté

ELLE

T'as tout tenté pour m'attenter
Avec ta tactique si tactile,
Et t'as tissé autour de nous
Une toile de soie tapissée d'or
Pour que l'on sème
Au firmament
Un bel amour
Aux quatre vents

LUI :

Tes tentacules de tendresse
Me tourneboulent sur la berge
Je peux te dire, ça fait du bien
D'être le mâle qui te bascule

ELLE

J'aime cet esprit si lit sans cieux,
Et je signe et je contresigne.
Ta verve me séduit
Car moi, je vois en toi
Un beau pieu confortable et doux
Pour dans tes bras me faire la belle,
Tout en te taillant la bavette,
J'aime ta tendresse, mon vigoureux
Avec au lit ce pieu d'amour
qu'on sent tant consentir
à converger vers moi.
Je me sens si pull pieuse
Devant le consensus
Et j'ai envie de tes lapsus.

Et je vous sens pompette

ELLE

En signant, je le sais,
Vous acceptez mon gage
Et m'assignez à vos assauts
Très crus et bien salaces .

LUI

Je vous crois, je suis cuit
Et je vous sens pompette
Vous m'aspirez avec talent
Et moi je perds la tête .

ELLE

La question du grand saut
N'est pas si saugrenue
Dans la situation
Où nous nous complaisons .
Votre verve est superbe
Et j'en deviens maboule
Elle s'érige en silence
Sous l'empire de mes sens
Et là, je la déguste avec un plaisir fou

LUI

Je vous sens cavalière,
Belle et émoustillée,
Renversons donc les rôles
Montez-moi, je m'allonge
Faites-moi le cheval
Sauvage et un peu fou

ELLE

C'est bon, je vous chevauche,
Puisque vous insister
Mais pas en amazone
Trop émue pour cela .

Je vous prends à calife ourson
Vous enfourcher, ah, que c'est bon .
La cavalcade peut commencer .

LUI
Ah ! La ! La ! J'ai bien fait de signer !
Fantastique chevauchée !
Vous m'étrillez avec doigté
Ma verve crue est salée
Je vous donne le tempo
Du trot jusqu'au galop

ELLE
Quel pied, ce beau pieu
Renversez-moi, bousculez-moi
Faites le va-et-vient
de la mer sur le sable
Le sac et le ressac,
Le mouvement de l'écume
Et écoutez les trilles
D'une reine de la nuit

L'abat-jour

Cette femme fait l'abat-jour pour tamiser l'éclat
D'une lumière intérieure trop forte et trop intense
Et pour ne pas souffler sur la braise qui danse
En évitant le poids d'un nœud à l'estomac.

Blues de nuit

Je suis toute blues, tu n'es pas là
A dormir je ne parviens pas.

J'écoute un prélude de Chopin
Mais c'est triste et mélancolique
Alors je bois un verre de vin
Et je pleure avec la musique

Ton départ trop précipité,
Me laisse en plan sur la comète.
Je suis toute désemparée,
Tu m'avais dis : « on fra la fête ! »

Quand sur ma peau tu batifoles
Avec des baisers qui m'affolent
Je ne dis rien, et j'en raffole

Mais tu fais ça en pointillés
Quand tu me laisses dans la nuit
Je me sens toute ravagée
Et totalement abandonnée

Je suis toute blues, tu n'es pas là
A dormir je ne parviens pas.

Je me débats dans tous les sens
Et je cultive l'ambivalence,
T'aimer encore ou te quitter
Je veux partir, je veux rester,

Je ne sais pas ce que je veux
Car ta présence me torture,
Elle me renvoie à ton départ

Et ton absence me fait souffrir...
Je ne suis pas prête de guérir

Lire est aussi, souvent, une forme de résistance

Le maître de maison, fanfaron important,
Tout plein de suffisance et confit d'embonpoint
La malmenait, la rabrouait à tout instant,
Lui faisant croire, insidieusement, qu'elle n'était rien

Lorsqu'ils étaient ensemble, tous deux, dans le secret,
Au lieu de chuchoter vers elle des mots d'amour,
Il assénait des certitudes de vautour
Dont l'effet venimeux la laissait pétrifiée.

« Elle était, disait-il, sans goût et sans saveur,
Incapable de penser, incapable de parler
Incapable de vivre, sans lui, à ses côtés,
Trop frisée, insipide, sans aucune valeur » .

Il avait le talent du manipulateur,
Paradant en cravate et en légion d'honneur
En distillant sa perversion tous les quart d'heure.

Dans le petit salon, elle s'était réfugiée,
Pour jouir du plaisir d'une lecture tourmentée,
Qui racontait l'histoire d'un amour impossible,
Entre un homme aux yeux verts et une femme mariée

Elle lisait, captivée, rêvait à chaque page
Laisait chanter les mots en cherchant des images,

Elle se disait : «C'est fou, la femme du roman,
On dirait que c'est moi, jouant avec Armand.
Les mots, si bien choisis, expriment mon désir,
Ils me parlent, ils me touchent, et me donnent des frissons»

On l'entendait alors pousser quelques soupirs
Et verser quelques larmes dans le petit salon.

Armand lui avait dit, en lui faisant la cour,
Secrètement fasciné, charmé par ses atours :
« Vous avez, chère amie, la beauté de ces femmes
Que l'on trouve au musée chez les maîtres hollandais .
Si j'étais un artiste, j'attis'rais votre flamme
En laissant mon pinceau caresser votre peau »

Là, dans la bibliothèque,
Elle s'était emparée
D'un livre sur Van Eyck,
Et elle s'en régala .

Lire est souvent aussi une forme de résistance
Pour sortir d'une prison qui entrave les sens

Elle se dit qu'elle allait s'ouvrir à son Armand
L'homme tant attendu dont elle rêvait souvent,
Qui lui faisait la cour avec tant de talent,
A qui elle s'empêchait, jusque là, de céder .

Un rêve

Dans l'amphi le plus chic de la vieille Sorbonne
Devant des professeurs, à l'austère apparence
Je parle, sans m'arrêter, de l'angoisse d'abandon
Ils écoutent attentifs, et savent faire silence.

Et comme par hasard, tu m'as quitté, hier.
Les larmes à fleur de peau, je ne fais pas le fier
Mais la vie continue, même dans le coton.
Envie de hurler grave avec mon saxophone !

Pour aborder le thème, et cela sans ambages,
Je vais prendre l'embout de la littérature.
Mais j'ai le cœur brisé, comment tourner la page
Et sans en avoir l'air, faire bonne figure ?

Tu m'as quitté hier, mais tu es avec moi,
Dans la poche de mon jean, où une bosse croît,
Et mes idées se brouillent, je ne suis pas de bois .

Alors mes chers amis, pour parler de l'amour
Partons loin de l'amphi, du côté de Cabourg,
Entrons au Grand-Hôtel, où les jeunes filles en fleur,
Aux épines délicates, pointées vers le flatteur ...

Osez, pines délicates, pointer vers l'œuf latteur !

Heu.mon cœur saigne, je m'é gare . reprenons...
Le thème est croustillant, « amour et abandon »
Je sens une drôle de boule au creux de l'estomac
Comment les endormir, ces amis cultivés ,
Tous unis vers Cythère, sans leur parler de toi ?

Bon.L'angoisse d'abandon pousse à rompre le lien
Au moment où il prend la saveur de l'amour.
La peur de trop aimer peut pousser à partir
Les choses n'ont pas toujours le sens de l'apparence

Ils me tannent :

Je fais, en magnifique, le soporifique pontifiant...
J'évoque Alice , Lewis Carroll
Et le rire du chat du Chester,
Qui, s'esquisse et puis qui s'efface
Pour laisser au chagrin la place

J'en rajoute ...
J'ai du mal à parler ...
La salive manque .
Mon cœur est pris dans un étau ...

Les paupières s'alourdissent à nouveau dans l'amphi...
Ça y est, ils sombrent., ils n'écoutent plus, déjà, ils ronflent .

Je m'éclipse avec toi pour égrener des rimes ...
La Sorbonne s'efface
Je marche vers la plage,
Avec un « pétilllement champagne » dans le regard,
Et le sourire de l'ange de Reims .

Enfin seuls, mon amour, nous les avons semés,
Tu peux sortir, tu te déploies...
Les pieds nus sur la grève,
On laisse les traces de l'éphémère
Tu prends ma main et mets ta tête sur mon épaule ...
Je sens l'iode de la mer et le vent dans tes cheveux fous ...
Et nous marchons, tous deux serrés l'un contre l'autre ...

Je m'arrête...
Je veux te chuchoter le plaisir d'être un homme entre tes doigts ...

M'en laisseras-tu le temps ?

Dans les yeux de l'enfant

Dans les yeux de l'enfant que sa mère rassure
D'un baiser sur la joue, dans une bulle de tendresse,
On lit la densité d'un voile d'inquiétude.

Avec curiosité, mais sans trop d'allégresse,
Le regard attentif nous fixe et nous murmure
Toute la fragilité devant l'incertitude,

Le désir d'être Tout, la peur de n'être Rien.

"FRAGMENTS"

2011 - 2012

Illustration du recueil

L'esquisse - huile sur toile - 1983 - 100 X 80 cm © Gérard Netter